

Cet homme avait la gentillesse chevillée au cœur et ses yeux bleus pétillaient de tendresse. Il avait de l'humour, de la fantaisie, et tous les instants partageaient avec lui, me laisse un goût d'enchantement. Je suppose, aujourd'hui, qu'il représentait la figure substitute de mon père.

Mamie ne possédait pas le même tempérament, elle plaisantait peu, son attitude plus austère qui faisait écho à la nature sauvage de son ile natale lui valait une réputation de femme de caractère, peu encline aux enfantillages et aux frivolités. Son visage était fermé et son sourire rare. Elle portait sur elle, comme dans son cœur, la couleur du deuil de son fils, son premier né. Il lui avait offert les premiers émois d'une mère et pour qui elle avait fait la découverte, ainsi que l'apprentissage de son nouveau statut de maman. Jamais elle n'abordait le sujet de mon père, mais comment partager sa souffrance ? Comment apprivoiser l'absence de celui qu'on a choyé, celui pour lequel on s'est tant impliqué ? Taire ses émotions, c'était peut-être me préserver du drame, me protéger vraisemblablement de sa propre histoire.

Elle ne restait jamais inactive, toujours un ouvrage dans les mains.

— «*À main oisive, Satan trouve toujours du travail*», disait-elle, peut-être pour ne pas succomber aux affres de

l'enfer. Elle tricotait et brodait, mais coudre restait sa passion. Elle passait des heures sur sa machine, et, avec minutie, elle transformait un morceau de tissu en toutes sortes de belles créations, robes, chemises, draps qu'elle brodait de motifs ou d'initiales. C'était une véritable artiste !

Avec les chutes d'étoffes, elle confectionnait une garde-robe pour mes poupées, ou bien elle essayait de m'inculquer les bases de son passe-temps. Pauvre Mamie, ton instruction n'a porté aucun fruit, car je sais à peine aujourd'hui coudre un bouton.

Quelquefois nous allions toutes deux, sur le marché de la Belle de Mai, ou de la Plaine. Souvent nous étions interrompues dans notre progression par des personnes qui la saluaient avec égard et qui lui adressaient des bonjours pleins de déférence. Il faut dire qu'elle avait enseigné pendant quarante ans dans ces quartiers.

— « *J'en ai vu défiler des cancrés, des dissipés, des récalcitrants à la conjugaison et des réfractaires aux calculs.* »

Elle était fière de revoir ces anciens écoliers devenus des hommes et des femmes. Ancrés dans leur vie d'adulte, ils continuaient néanmoins à lui témoigner leur gratitude.

Heureuse, elle l'était aussi, lorsqu'on lui parlait ou la complimentait sur sa petite fille. Sa nature réservée et sobre se déridait. Avec un sourire un peu fané, elle remerciait aimablement ses interlocuteurs. Je discernais alors une infime émotion, ses yeux se posaient sur moi avec une expression peu coutumière, comme si elle retrouvait l'image de son fils disparu prématurément. Ceci adoucissait certainement la douleur de cette épreuve terrible.

Il y avait aussi une autre habitude que Mamie avait instaurée avec moi au quotidien : la dictée. Ce n'était pas un luxe, car j'étais atteinte de dyslexie et dysorthographe profonde. La conjugaison, la grammaire et la lecture me faisaient vivre un calvaire.

Seulement, je me pliais à cette discipline en écrivant sous sa dictée tous ces mots barbares, en faisant des économies de syllabes, d'accents, confondant les « P » et les « B », sans parler des deux « M » ou des deux « T ».

Nullement découragée, ma pédagogue de Grand-Mère, avec constance, me rabâchait inlassablement toutes les règles de syntaxe et de phonétique. Malgré toute sa bonne volonté à combattre mon illettrisme, je reste toujours ignorante sur ces règles qui régissent l'écriture.